

## Ecrit d'appropriation sur Madame de LA FAYETTE

1<sup>ère</sup> 02

**Objectif** : mémoriser des citations en vue de la dissertation de fin d'année.

**Sujet** : à partir des textes étudiés en lecture linéaire ou de la dissertation que je vous ai remise ou bien de votre propre lecture de *La Princesse de Clèves*, vous allez sélectionner un certain nombre de citations qu'il vous faudrait apprendre...

Pour vous y aider ludiquement, vous allez rédiger un chapitre de roman (qui pourrait s'intituler *Le Crin cesse à la Plèvre*) qui pourra :

- S'inscrire dans un registre tragique en mêlant des citations de *La Princesse de Clèves* sur le parcours associé : Individu, morale et société ou sur la problématique de la princesse de Clèves : la passion amoureuse !

OU

- Consister en une parodie (« Texte, ouvrage qui, à des fins satiriques ou comiques, imite en la tournant en ridicule, une partie ou la totalité d'une œuvre sérieuse connue. » CNRTL) de *La Princesse de Clèves*.

M. de Clèves avait épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adorait touchée de passion pour un autre. La douleur n'était pas si entière tant qu'elle fut ainsi ignorée, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur. Un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux, car il croyait Mme de Clèves seulement incapable d'amour et de tromperie. Il ne voyait, d'abord l'impossibilité dans ce qu'il désirait qu'à travers l'allure novice de la jeune princesse. Elle semblait n'avoir ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin en pénétrant la cour ; de cette manière il ne put ni s'en consoler, ni la haïr pour son innocence, ou pour son cœur encore trop inanimé. En l'épousant, il la supplia de se souvenir qu'il avait été le premier à l'admirer, avec l'espoir et l'ambition de lui témoigner la violence d'une passion naissante et déjà si écrasante. Il pensait qu'en louant l'abondance de ses artifices et sentiments, il en répandrait suffisamment autour de lui pour qu'ils persistent et envahissent le cœur ailé de la jeune femme.

Pourtant, la qualité de mari ne lui donna de plus grands privilèges, victime de sa modestie ; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme, que ce mariage, qui était pour lui, un effet de passion, aurait paru un effet de devoir et d'obéissance de son côté. Il désira provoquer un attachement qui ne serait plus fondé que sur les avantages de sa fortune mais sur les éventuels charmes de sa personne, et sur l'affection que Mme de Clèves put laisser filer derrière le soin qu'elle eût porté à conserver la bienséance d'un idéal pieux et impassible. Il envisagea donc de partir loin, si loin que sa passion puisse en être animée, qu'elle puisse soutenir son regard sans cette lassitude creuse et telle indifférence qu'il lui connaissait, l'ignorer inlassablement si elle en conservait intérêt et envie. Il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé, il souhaita qu'elle prenne ainsi conscience de son désir et qu'elle le réclame, qu'elle le poursuive. Cependant, à son retour, quand la brutalité de la rencontre le frappa et nourrit une affection sincère retrouvée, il se confronta à quelque refroidissement dans la passion de sa femme. Il paya à une passion feinte, le même tribut de douleur qu'il croyait devoir à la perte d'une passion véritable. Au lieu d'accomplir leur mariage, elle semblait l'éloigner, Il y fut alors si peu maître de sa tristesse qu'il était aisé de la remarquer. Prêt cent fois à éclater par ses reproches et par ses pleurs, M. de Clèves eût préféré se contenter d'une noble douleur, celle de la regrettable machine inachevée qu'elle fut auparavant. Tandis que son malheur ait été raisonnable, plaintif du manque de dissentiment passionné de sa femme, qu'il pensait pourtant agitée d'empathie débordante pour ses preuves d'admiration éperdue, tel statut lui convenait tant qu'il lui imposait d'exister à ses yeux. Ce fut à la cour, que la fatalité lui apparut, en mal insupportable qu'était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée.

Lorsque Mme de Clèves arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença mais l'on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée ; que, plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé ; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien. Sachant avec pertinence que les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plait pas, M. de Clèves craignit d'avoir éveillé quelques désirs et tourments dans l'esprit de la jeune femme ainsi entourée. Si cependant, elle fut bien incapable d'aimer avant d'être témoin d'une grande passion qu'on lui porta, elle était dorénavant apte à percevoir toute trace d'affection convoitée. Il éprouva déjà la douleur de l'infidélité, épouvanté de se voir sacrifier à un nouvel amant.

## Emma

## ***La Princesse de Brie***

*Afin de fuir la cour et de pouvoir se reposer, Madame de Meaux décide de partir dans sa retraite en province, à Coulommiers. Son cocher commet alors une erreur de taille...*

- Je ne reconnais point le lieu, nota madame de Meaux, ni la forêt, ni les palissades qui entourent le domaine, après tant de temps passé à . Quel est ce tour, cocher ?

- Ne vous impatientez donc point, répondit le conducteur, se grattant le crâne de l'index. Si vous jugez sur les apparences, vous serez trompée : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. Regardez, nous voilà rendus, j'aperçois les maisons.

Mais plus ils s'approchèrent, plus l'horreur sur leurs visages se fit : car la calèche était arrivée dans le village de Brie.

- Cocher, s'exclama madame de Meaux, qu'est-ce que cela signifie ? Il me semble bien impossible qu'une telle erreur se fasse, vous qui me vantez par toutes opportunités votre talent et votre efficacité. Il tenta de tracer des liens entre les similarités fromagères, essayant de pardonner sa mémoire faussée :

- Enfin Madame, par les tâches et les devoirs je suis harassé : vous auriez pu m'indiquer le chemin vers Coulommiers, pour toutes ces heures de conduite infernale en pleine campagne. Cela me semble ardu, et vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que j'attendais de vous. Voyez le bon côté et mon talent, nous sommes arrivés en si peu de temps que je crois avoir brisé un record.

- J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire : il n'y a rien de bon dans la situation dans laquelle vous nous avez mis, et pourtant vous tentez de vous en tirer à votre avantage. Allez donc, cessez, et reconduisez-nous désormais vers Coulommiers.

- Enfin, madame, bredouilla en retour le cocher, ne me poussez donc point à la folie. Le soleil ne va point tarder à se coucher : sur ces grands chemins se trouvent maints bandits. Pourquoi avec une telle témérité souhaitez-vous donc partir ?

- J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. Il n'ya pas plus de bandits sur ces routes campagnardes qu'il ne me reste de crédit pour vous. Dépechez-vous donc, car vous risquez désormais pire que d'être congédié.

- Madame, écoutez-moi donc encore une fois, même si cela devait être la dernière. Cette erreur est bien une chance. Personne n'ira venir vous mander ici, car tous iraient vous chercher à Coulommiers. Vous seriez débarrassée de toutes ces querelles et de ces manigances de la cour, comme vous le souhaitiez, sans qu'aucun gentilhomme interrompe votre solitude paisible. Vous êtes maintenant et peut-être constamment libre de toutes ces histoires qui, et cela je l'ai vu et le sais, vous dérangent et vous déplaisent.

Il fallut à Mme de Maux beaucoup de temps, un quart d'une heure peut-être, à réfléchir et à distinguer des sages paroles du cocher, le vrai du faux et le faux du vrai. Son amour pour les futilités n'était pas bien grand, elle aspirait en fait à quelque chose de simple. Elle fut bien forcée de se mettre d'accord en esprit avec le conducteur, et lui répondit, fort émue :

- Cocher, je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon, je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'ya a plus en moi ni de calme ni de raison. Mais s'il me faut bien choisir, je vais laisser mes émotions me guider ; dirigez-vous sur Brie, et laissons la cour et Coulommiers.

Maintes fois la campagne fut battue, pour retrouver la princesse disparue. Pure ironie, elle s'était faite fermière et en était venue à la passion fromagère. Aimée des paysans de par sa dévotion, Mme de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Malgré sa haute naissance, elle prit et s'occupa avec application et considération de toutes les tâches qu'on lui proposa, tant et si bien que les paysans la renomèrent avec respect et affection la princesse de Brie : et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu fromagère inimitable.

## **Dimitri**

*Madame de Clèves s'est retirée de la cour pour s'installer dans son château en campagne, afin de ne plus voir Monsieur de Nemours à cause de sa passion trop forte à son égard. Monsieur de Nemours, follement amoureux d'elle, ne put s'empêcher de la suivre. Il compte profiter de l'absence du mari de Madame de Clèves, afin d'en profiter pour l'admirer sans crainte d'être vu et lui faire une déclaration. Finalement il observe sa chère tendre par la fenêtre.*

Soudainement il vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Il ne put s'empêcher d'entrer, lorsqu'elle finit par le surprendre. Celle-ci, qui était en train de penser à lui, le vit soudainement par la fenêtre. Elle pense alors qu'il ne s'agit que d'un rêve. Eperdue et confuse elle est prise de panique. Monsieur de Nemours est autant surpris qu'elle et, envahi par la honte, le cœur battant, il lui dit : « *Je vous en prie Madame, ne criez pas, vos gens vont nous entendre ! Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire ce que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage.* » La panique et la surprise qu'éprouve Madame de Clèves, finissent par laisser place à des sentiments tout autres. Tous les deux se regardent, comme s'ils regardaient la chose la plus belle qu'ils aient jamais vu. Cependant, leur instant de bonheur et de retrouvailles sera court et peut-être le dernier à tout jamais.

Le prince de Clèves qui avait remarqué que quelque chose clochait dans le retrait de Madame en campagne, décida lui aussi de suivre sa femme, pour pouvoir rester auprès d'elle. Il en était tellement amoureux qu'il abandonna des travaux importants à la cour juste pour rejoindre sa belle et douce qui devait mourir de solitude, seule là où elle se trouvait.

Finalement, alors que Madame de Clèves et Monsieur de Nemours étaient tous les deux dans la chambre de Madame, tard le soir, proches l'un de l'autre à se regarder passionnément et secrètement, le Prince arriva dans la chambre tout doucement, croyant que sa tendre dormait paisiblement. Il entra et vit une vision qui le rendit fou de rage. Il fit tomber sur le sol, le bouquet de fleurs qu'il avait acheté pour sa belle afin de la conforter. Fou de rage il s'approcha du Duc de Nemours et le poussa. C'est alors que les deux hommes s'infligèrent ainsi tour à tour des coups, tandis que Madame de Clèves les conjurait de cesser leur combat mais sans succès. Elle se demandait comment une telle situation pouvait se produire ... : « *Seigneur, aidez-moi ! Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier...* ».

Le Duc de Nemours finit par saisir une épée et par essayer d'infliger des blessures mais le Prince, prit également son arme pour se défendre et infliger d'autres coups. Madame de Clèves en voyant cette scène décida de s'interposer entre les deux hommes. Elle fut prise d'une extrême douleur au ventre. Quelques instants après, une autre douleur encore plus violente que la première la saisit. La lame fit couler un liquide rougeâtre lentement et abondamment le long de son corps. La lame était plantée profondément en son sein. Elle s'écroula, la vie la quittait comme une feuille morte tombe aux prémices de l'automne. Inconsciente, son mari la rattrapa. Sa vie la quittait. Le Prince qui n'avait plus de raisons de vivre, attrapa une fleur et la posa entre les mains de sa tendre tout en lui fermant les yeux. Il déposa un baiser sur ses lèvres, tout en lui murmurant « *je te rejoins vite ; tu ne seras plus seule maintenant* » avant de se trancher la gorge.

L'atmosphère bien plus sombre à présent, le duc, dont les mains étaient couvertes du sang de la femme qu'il aimait, ne réalisait pas ce qu'il venait d'arriver sous ses yeux et de sa main pécheresse. Il continuait à regarder le vide sans rien dire, puis il regarda les deux lugubres corps sans vie, étendus au sol et se mit à hurler, à pleurer d'une manière si sinistre que l'on crut confondre ses pleurs avec un rire. A présent, il ne pouvait plus effacer cette image de son esprit, et, dès le lendemain, son exécution fut annoncée en place publique.

## Mathilde

Suite à l'illumination parvenue au Prince de Clèves quant à celui qui avait volé le cœur de sa femme, il décida d'envoyer un espion pour suivre le Duc de Nemours, qui était donc à présent devenu sa Némésis. Il est bon de préciser que ce cœur, bien que celui de son épouse ne lui ait jamais, pour le plus grand malheur de son « moi » sacré, appartenu ; car si le profit et l'honneur lui ont bien donné la main de celle anciennement appelée Mademoiselle de Chartres, la passion de cette dernière n'a apparemment pas voulu faire partie du pacte d'union. Le Prince avait une bonne raison de donner cet ordre de poursuite discrète : en effet, le Duc avait éveillé bien des soupçons lorsqu'il avait annoncé devoir rejoindre Paris et donc quitter la cour, alors que la Princesse avait, peu de temps avant, décidé de se retirer dans sa maison de campagne.

Le gentilhomme, si l'on estime qu'un homme qui épie la vie de certains sur ordre d'autres pour satisfaire leur ego mérite toujours le nom de « gentilhomme » ; était très capable d'une telle commission. Il se montra en effet tout à fait obéissant, et pour cause : une belle somme l'attendait en récompense. L'esprit vif, le gentilhomme comprit aisément que lorsque le Duc s'était arrêté dans un village à une demi-lieue de Coulommiers, c'était pour attendre la nuit et ainsi, ne pas se faire repérer. « Que ce jeune sot est naïf ! » pensait-il. Cette conclusion tirée, il décida de se camoufler parmi les arbres de la forêt la plus proche, en ayant une fois de plus, un pas d'avance sur M. de Nemours, puisque c'est en effet dans cette forêt que le Duc s'est avancé pour rejoindre la maison de campagne de sa bien-aimée.

Le gentilhomme vit le Duc faire le tour du jardin tel un poisson dans un bassin. Ce fut en réalité un tour de repérage pour éviter d'éventuelles rencontres involontaires en ce moment délicat, ainsi que pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément. Hélas, M. de Nemours, distrait par l'élan que sa passion lui procurait, ne vit pas le gentilhomme, car il avait décrété que l'endroit était trop paisible pour que quiconque soit dans les parages. Or, ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. Cette entreprise se transforma rapidement en un spectacle fort distrayant pour le gentilhomme, pour qui se livrait à présent devant ses yeux ce Duc que toutes les dames de la cour admiraient, à une bien piètre tentative de grimper sur les palissades, qui semblaient faire au moins le triple de sa taille, pourtant loin d'être risible en temps normal. M. de Nemours en vint à bout néanmoins ; sitôt qu'il pénétra finalement dans l'enceinte de ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves, car dans la lumière que sa fenêtre laissait passer, se dessinait son ombre tel un tableau délicat. Cette même fenêtre étant ouverte, ne faisant pas exception aux autres, il redoubla de vigilance pour éviter de faire quelque bruissement qui puisse trahir sa présence.

Se glissant le long des palissades, il s'approcha de la fenêtre de la Princesse de Clèves avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Ayant enfin trouvé l'endroit idéal pour se dissimuler tout près de la fenêtre en question, il entendait à présent la douce voix de sa bien-aimée, et pouvait également l'observer sans être repéré. Il vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Il avait auparavant admiré sa beauté extérieure incomparable, pourtant, il se livra une nouvelle fois à cette activité. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes. Après avoir observé les détails de la Princesse, il fit de même avec ce qui l'entourait : elle était couchée sur un lit de repos, une table devant elle, laquelle servait de support à plusieurs corbeilles pleines de rubans.

Elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua qu'ils arboraient les mêmes couleurs que celles qu'il avait portées au tournoi. Elle venait de plonger son visage dans les rubans, la faisant complètement disparaître derrière le tissu, surprenant le Duc par son air bien moins fin qu'à son

habitude. Il comprit alors qu'elle n'était pas si pure que ce qu'elle voulait faire paraître. « Je ne me refuse pas au sentiment d'amour et à ses expressions, mais je n'osais imaginer la Princesse agir à la manière des canidés, et humer les parfums restés accrochés à mes rubans » pensa-t-il. Comparaison faite, cela ne l'empêcha que très brièvement de rester en extase devant les gestes agiles de la Princesse de Clèves, qui nouait maintenant les rubans à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours.

Tandis qu'elle continuait son occupation, elle s'imagina s'adresser à M. de Nemours, qu'elle retrouvait à travers les rubans qui filaient entre ses doigts de manière ordonnée, et qu'elle aurait pu retrouver plus promptement et directement, s'il lui avait pris l'envie de se pencher au balcon de sa fenêtre. « J'avoue, dit-elle, que les passions peuvent me conduire mais elles ne sauraient m'aveugler. Je peux confirmer mes propos, puisque je ne suis avec M. de Nemours que par la pensée, et il n'a que l'assurance que notre amour est réciproque, et point ma présence à ses côtés. J'ai donc réussi à garder la pureté du corps, bien que celle de la morale m'en soit souillée par ces sentiments qui me hantent, et qui me coûteraient bien mon honneur si ils venaient à être découverts au grand jour ; pourtant, je peux l'avouer car je suis seule à l'entendre en ce moment, je suis quelque peu, ou plutôt considérablement flattée d'avoir eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire, car cela m'a permis de réaliser que ma passion était partagée par celui que toutes celles qui croisent sa route désirent tant qu'elles en brûleraient par la flamme de leurs sentiments. » Elle marqua une pause. M. de Nemours souffrait de ne pas pouvoir intervenir dans son monologue. « Mais cela signifie que je ne suis pas meilleure qu'une autre de ces dames avec leurs vicieux désirs ! Pourrais-je mériter l'élévation de mon âme lorsque mon corps sera redevenu poussière ? Puis-je rendre hommage à l'amour dont mon époux me fait la preuve, bien qu'il soit en âge d'avoir participé au péché de la conception dont je suis le fruit, malgré le fait que cet écart n'est que mœurs dans la vision du monde que mon temps semble avoir ? » Elle tenait à présent les rubans et la canne des Indes avec une main tremblante, ses pensées étant si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie. « Pauvre de moi, qui comprends maintenant que les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Il m'aime en retour, et c'est par cette passion qui unit nos cœurs que je suis maudite, bien que les poètes semblent décrire l'amour comme une bénédiction. Le seul véritable amour, le seul amour béni, est celui qui doit me porter chaque jour, celui dont je dois rester dans les pas à chaque instant. Le seul amour qui soit, celui du Seigneur. Mon cher Nemours, je vous adore, je vous hais je vous offense, je vous demande pardon je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. » Elle retrouva pourtant le calme quelques instants plus tard, et s'abandonna une nouvelle fois à ses rêveries sur le Duc de Nemours.

Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours, elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

## Valentine

## Chapitre

Si vous jugez sur les apparences,  
vous serez souvent trompé,  
ce qui paraît n'est presque jamais la vérité.

Elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Elle ne pouvait qu'admirer la beauté parfaite qui donnait de l'admiration dans un milieu où l'on était accoutumé à voir de belles personnes. Son regard s'attarda sur la blancheur de son teint et ses cheveux blonds, qui lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu ailleurs ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes. Le soin de sa parure augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne et quiconque qui l'eût vue pour la première fois eût de la difficulté à ne pas être surpris par son apparence exceptionnelle éclatant d'une magnificence et d'une galanterie jamais parues en France.

Elle tenait le cadre avec une main tremblante, ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie. L'inclination qu'elle avait lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse mais cette princesse était si remplie de sa passion, qu'elle exécuta enfin la résolution qu'elle avait prise pour éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de son âge ; elle entreprit de formuler tout haut devant ce portrait ce qu'elle pensait tout bas. Elle murmura alors « Il est dit que les paroles les plus obscures d'une personne qui plaît donnent plus d'agitation que les déclarations ouvertes d'une personne qui ne plaît pas ; pourtant il m'est d'avis que quelle que soit la formulation, mon tourment ne sera pas moins violent. » Il est vrai que les personnes galantes sont toujours bien aise qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment, mais cette démarche semblait pourtant coûter à la princesse, malgré que son seul interlocuteur soit ce portrait éphémère et cloué au mur.

« Ah ! reprit-elle, je ne saurais souffrir le supplice que vous m'imposez. Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon, je vous admire, j'ai honte de vous admirer, et je vous demande encore mille pardons si j'ai des sentiments qui vous déplaisent. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il n'y a en moi plus de calme ni raison. Est-il possible que l'amour m'ait si subitement ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différente de ce que j'ai été dans les autres moments de ma vie ? Enfin, je l'avoue les passions me conduisent, mais elles ne sauraient m'aveugler. Je ne peux m'arracher à cette présence, m'en dissocier, mais je puis m'employer à me soustraire de sa vue. L'oubli et l'effacement diminueront l'admiration qu'elle éprouve et elle n'aura bientôt que le plaisir d'avoir été aimé d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne l'avait vue. Adieu, donc, cette conversation me fait honte. »



La princesse laissa retomber le rideau de velours narcisse du cadre, faisant disparaître le reflet auquel elle s'adressait. Elle qui avait toujours pris tant de soin à s'apprêter entreprit à ce jour de se parer d'une façon si morne et sommaire que sa beauté s'en trouva entachée ; et on l'aurait pu entendre souvent se justifier à elle-même ce manque de soin se répétant doucement : « Il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant ». Elle fit également tendre dans toute sa maison des étoffes sur chaque miroir, se privant alors de l'objet funeste qui avait causé sa passion le premier jour où elle avait admiré son reflet, alors parée avec le plus grand soin. Elle avait conçu pour elle-même dès ce premier moment une passion et une estime extraordinaires qui n'avait cessé d'augmenter devant l'admiration qu'on lui portait.

***« Si vous jugez sur les apparences, vous serez souvent trompé, ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. »***

**Jeanne**

## ***Le crin cesse à la Plèvre***

Mademoiselle de Chartres est une jeune fille de seize ans, qui arrive à la cour du roi Henri II. Le prince de Clèves tombe amoureux d'elle, et malgré le fait qu'elle ne partage pas les mêmes sentiments, ils se marient. Or, Mme de Clèves, femme puissante dont la beauté charmait tous ceux qui osaient s'approcher d'elle, tomba amoureuse du Duc de Nemours.

Malgré le vigoureux et illégitime amour qu'elle portait à M. de Nemours, Mme de Clèves n'avait pensé qu'à se défendre de l'aimer. En effet, celle-ci ne put se résigner au fait qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé, et se trouva honteuse de paraître si peu d'estime.

« Ah, bien monsieur, s'exclama-t-elle à M. de Clèves, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force... » « Je ne saurai démêler ce qui se passa entre M. de Nemours et vous, interrompit M. de Clèves, sur ce sujet, vous ne me l'expliquerez jamais, et je ne vous demande point de me l'expliquer. »

Mme de Clèves, ne s'était pas résolue aux paroles de son époux et malgré sa demande, elle ne put s'empêcher d'exprimer ses émotions. « Monsieur, il est vrai que l'amour que vous me portez est plus puissant que celui que je vous renvoie, mais vous ne sauriez conter ma parole ; et la sincérité qui me transporte me résout à l'envie soudaine de vous parler. » « Vous aviez donc oublié, s'écria-t-il, que je vous aimais éperdument et que j'étais votre mari ? Je me trouve plus digne de vous que vous me paraissez plus digne de moi. »

« Je ne vous dirai point que je n'aie pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi, continua Mme de Clèves, peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirais : Je vous avoue donc, non seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'a paru. »

« Vous vous êtes trompée, rétorqua M. de Clèves, vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attends de vous. »

C'est alors que M. de Nemours, ayant aperçu Mme de Clèves et n'ayant pas vu le mari de celle-ci, arriva auprès d'elle et s'exclama de vive voix :

« Ah ! madame, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. »

M. de Clèves, désarçonné par la parole du bel homme, demeura face à ce qu'il venait d'entendre.

Quand M. de Nemours eut cessé de parler, il jeta les yeux sur sa femme et pensa mourir de douleur.

« Je vous adore, je vous hais, je vous offense, dit-il à sa femme, je vous demande pardon, je vous admire mais j'ai honte de vous admirer. Ayez pitié de moi, madame, j'en suis digne ; et pardonnez-moi si dans les premiers moments d'une affliction si violente qu'est la mienne, je ne répons pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. »

Pendant ce temps-là, M. de Nemours, lui aussi confus devant l'ambiguïté de la situation, exclama son pardon à M. de Clèves pour le désarroi qu'il avait pu engendrer. En effet, le jeune homme n'avait pas connaissance de la discussion de Monsieur et Madame de Clèves, laissant ainsi une profonde gêne s'installer, que ce soit aussi bien pour M. de Nemours que pour la jeune femme, qui se retrouvait désormais confrontée aux conséquences de ses actes.

M. de Clèves, quant à lui, avait la tête baissée, le front pâle, transpirant de dégoût et de tristesse.

« Depuis quand vous plaît-il ? murmura-il, qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin à-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? » « J'avoue, que les passions de M. de Nemours peuvent me conduire, répondit-

elle, mais n'ayez crainte, car elles ne sauraient m'aveugler. » « Je me trouve aujourd'hui le plus malheureux homme qui ait jamais été, reprit-il, et ce par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari. Je convoite désormais avec avidité le moment où ma sépulture vous permettra de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde. » M. de Clèves, dont la blancheur du teint exprimait son désarroi, se retira, laissant alors derrière lui les deux jeunes amoureux, seuls, face à face.

« Mon devoir me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde » dit-elle en regardant dans les yeux M. de Nemours. Ses paroles avaient tant de grâce et de douceur qu'elles répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans son cœur. Les traits de son visage quant à eux, lui donnait un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle et qui montraient au monde sa personne pleine de grâce et de charme. « Il n'est que trop véritable que si cela venait à se produire, s'exprima M. de Nemours, vous seriez la cause de la mort de M. de Clèves : les paroles que vous lui avait adressées lui coûteront la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Il n'est pas difficile de savoir que c'est par vous qu'il mourra, mais que cela sera à cause de moi. »

Mme de Clèves, plongée dans une peine inconcevable par les paroles que M.de Nemours venait de prononcer, fut, par la suite, étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme M.de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle conclut alors que les sentiments qu'elle éprouvait à l'égard de M.de Nemours sont ceux qu'elle aurait dû ressentir pour son époux.

« Toutes mes résolutions sont inutiles, s'écria-t-elle, je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolu hier. Il faut m'arracher de votre présence dit-elle à M.de Nemours, il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse être mon voyage. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés. » « Elles ne le sont peut-être pas, s'empessa de continuer M.de Nemours, mon engagement pour vous ne peut être défait par quelque femme que ce soit. » « Le peu de sincérité des hommes ne sont que les prémices de mon malheur, reprit Mme de Clèves, leurs tromperies et leur infidélité, m'affligent un supplice que vous, monsieur, êtes incapable de concevoir. Sachez que les paroles les plus obscures d'un homme qui plait, donnent plus d'agitation que des déclarations d'un homme qui ne plait pas. Je souhaite désormais que nous ne parlions plus de cette aventure, continua-t-elle, elle me fait honte. »

## Hiram

## **La Princesse de Clèves**

**Les cuisantes douleurs causées à la princesse par la pensée que M. de Nemours aimait ailleurs** lui martyrisait le cœur sans répit. Jour et nuit, cette princesse se tordait d'une douleur inimaginable à la simple idée de penser Nemours en la compagnie d'une autre. A vivre, c'était un calvaire insupportable que nul ne peut s'imaginer et aucun remède ne lui vint à l'esprit malgré toute une nuit de réflexion.

Le lendemain, c'était en tissant, que ses idées se mirent enfin au clair. **Sitôt qu'elle n'était plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime**, elle se vidait de toute énergie de vivre la vie que cette société lui imposait. C'est bien malgré elle que la princesse prit conscience de sa dépendance à M. de Nemours.

Loin, très loin de là, c'est **M. de Nemours qui fut longtemps à s'affliger et à penser les mêmes choses**. A ses yeux, leur amour partagé et symétrique était bien plus clair que pour Mme de Clèves. Depuis leur première rencontre, il sentait au plus profond de lui-même un bouleversement sans précédent. L'amour, car c'était de l'amour sous sa forme la plus pure, lui prenait violemment les tripes à chaque instant où il se tenait loin d'elle. **La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince**.

Les deux jeunes gens prirent donc une décision quasiment simultanément mais de façon parfaitement opposée. M. de Nemours décida de **ne plus cacher aucun de ses sentiments et de les lui laisser voir tel qu'ils étaient**. Monsieur de Nemours prit la route de Coulommiers avec la ferme intention de déclarer tout ce qu'il avait sur le cœur et sur la pensée depuis leur rencontre. Il soupçonnait fortement cette princesse d'un attachement pour lui mais des interrogations tournaient encore et encore dans sa tête : « **Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement. Je sais mon bonheur ; laissez m'en jouir et cessez de me rendre malheureux** ». Il aimait Mme De Clèves et se savait aimé mais cette retenue qu'elle montrait en sa présence le rendait malade.

La Princesse de Clèves, **quant à elle, pensa que monsieur de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour**. Effrayée par cette vision, elle ne pouvait évidemment pas se permettre un rapprochement avec le Duc, qui signifierait la trahison de son mari ; la Princesse de Clèves décida de s'isoler. **Elle passerait une partie de l'année dans cette maison religieuse et l'autre chez elle**, dans une retraite destinée à la tenir loin des sentiments que lui provoque la présence de Nemours, car c'était trop dur pour elle.

**Orso**

## Roman

Dire que je pensais être à l'origine de son changement, lui qui, avant de me connaître, avait un nombre infini de maîtresses, ménageait également celles qui avaient du mérite de celles qui n'en avaient pas. J'ai eu tant de mal à m'avouer l'intérêt que je lui portais, j'étais si honteuse d'avoir développé des sentiments pour un autre que mon époux qui, pourtant, les méritait amplement. Après tout, mon mari était un homme bon, il me soutenait et m'empêchait de m'abandonner à la tristesse lorsque ma mère souffrait ; pourtant ce n'était pas vers lui que ma passion se dirigeait.

Je me sens si honteuse. Dire que même lorsque je pensais savoir que Monsieur de Nemours voyait bien que je connaissais son amour, qu'il voyait bien aussi que malgré cette connaissance je ne le traitais pas plus mal en présence même de mon mari, mais qu'au contraire, je ne l'avais même jamais regardé si favorablement, je me sentais si honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux même de mon amant.

Je ne me reconnaissais plus, j'explorais ces nouveaux sentiments qui m'étaient jusqu'alors inconnus, la défiance et la jalousie. Je m'étonnai en ne m'inquiétant pas davantage de la possibilité que Monsieur de Nemours en aimât une autre ; et puis, avec cette histoire de lettre sont apparus des soupçons qui m'ouvrirent les yeux sur le hasard d'être trompée ; car après tout, il était peu vraisemblable qu'un homme comme Monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Je me trouvais même à me demander si je pourrais être satisfaite d'une telle relation avec le duc, mais quand aurais-je pu l'être ? Qu'aurais-je voulu en faire ? Aurais-je voulu la souffrir ? Aurais-je voulu y répondre ? Aurais-je voulu m'engager dans une galanterie ? Aurais-je voulu manquer à monsieur de Clèves ? Aurais-je voulu me manquer à moi-même ? Aurais-je enfin voulu m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ?

Je me suis trouvée à avouer à mon époux ma passion pour le Duc, en le rendant malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari mais en faisant aussi de lui le plus malheureux homme du monde, ce qu'il ne manqua pas de me rappeler, et je ne pourrais jamais me le pardonner, et ne cesserais jamais de penser, bien que ce ne soit pas la même chose à l'égard du monde, que c'est par Mr de Nemours qu'il est mort, et que c'est à cause de moi.

J'ai aussi décidé de tout avouer à Monsieur de Nemours, j'ai cru devoir à son attachement la faible récompense de ne lui cacher aucun de mes sentiments, et de les lui laisser voir tels qu'ils sont. Je l'ai fait avec une sincérité que l'on trouverait malaisément dans les personnes de mon sexe, cela a été la seule et unique fois que je me donnai cette liberté de les lui faire paraître. Je lui confiai avoir eu connaissance du fait qu'il était libre et que je l'étais aussi, que les choses étaient d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de le blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais, mais je lui confiai aussi que notre passion n'était pas garantie à toute épreuve. Après tout, les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur ? Et puis-je mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée ne voulut apparemment pas que je profitasse de ce bonheur... Il

tenta de me faire changer d'opinion, me rappela qu'il n'y avait point d'obstacles, que je m'imposais moi-même une loi que la vertu et la raison ne sauraient m'imposer. Ma décision était pourtant déjà toute faite et les passions ne sauraient m'aveugler. La seule chose dont je suis certaine et dont il peut se réjouir d'avoir connaissance c'est que je l'ai aimé, et que si je ne l'avais jamais rencontré je n'aurais probablement jamais aimé personne, mes sentiments seront éternels et subsisteront, quoi que je fasse.

Je sais aussi désormais que c'est pour avoir trop souffert que je ne puis plus souffrir.

**Asma**

## Parodie : Le Cabinet de campagne

Le gentil-gnome, de petite taille, borgne et avec une jambe de bois, bien qu'il eût du mal à tenir debout s'en acquitta avec le courage d'un chevalier. Il se lança à la poursuite de M. tue-l'amour à pas de loup jusqu'à un petit village. Se croyant invisible, il était bien loin de la vérité. M. tue-l'amour n'eut pas de mal à découvrir qu'il était suivi. A la vue de la créature que le suivait, il poussa soudainement un cri aigu et fort pouvant réveiller tout un village. En réponse, le gentil-gnome lui aussi poussa un grand cri, apeuré par le strident hurlement de M. tue-l'amour. Puis un silence s'installa et les deux personnes se regardèrent pendant de longues secondes. Subitement le gentil-gnome prit ses jambes à son cou et se cacha derrière un arbre fermant les yeux en croyant que ça l'aiderait à se cacher. Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que les deux extrémités de son corps dépassaient du tronc. M. tue-l'amour le voyant partir se « cacher » derrière l'arbre, haussa les épaules et continua sa route comme si rien ne s'était passé.

Le gentil-gnome se remémora sa mission, bomba le torse et se remit dans le rôle du chevalier devant accomplir sa quête. Il devina que M. tue-l'amour allait passer la nuit dans ce village. Il traversa le village et se cacha à l'extrémité de celui-ci dans un buisson près d'un chemin, celui qu'il pensait que M. tue-l'amour allait emprunter. Attendant de longues heures en pleine nuit, le gentil-gnome s'endormit. Plusieurs heures passèrent et il se réveilla en sursaut par un cri puissant et aigu, il reconnut directement le cri de M. tue-l'amour. Il s'élança en courant à pleine puissance, le soleil ne s'était pas encore levé, dans l'obscurité la plus totale et dans sa course il prit un arbre de plein fouet, et il vit au-dessus de sa tête des étoiles tournoyer. Titubant, il reprit sa course. Arrivé au lieu où il avait entendu le cri, il vit bien M. tue-l'amour. Il avait poussé ce cri car il avait reçu une épine dans le pied en essayant de grimper une palissade.

M. tue-l'amour se mit en colère et se mit à taper sur la palissade à grands coups de poing. Il se rendit vite compte que c'était une très mauvaise idée après s'être brisé les phalanges. Pris par la douleur il tomba en sanglot criant qu'il s'était fait mal à la main. Le temps qu'il finisse de pleurer le soleil se leva. Après moult tentatives pour passer cette palissade, il échoua encore et encore. Étant désespéré il abandonna et s'allongea dans l'herbe. Laisant passer le temps, il s'endormit. Arrivé le coucher du soleil, le gentil-gnome en eut assez d'attendre toute la journée et alla à la rencontre de M. tue-l'amour pour le réveiller. Le gentil-gnome lui rappela qu'il essayait de grimper une palissade. L'homme allongé se rappela ses nombreux échecs et abandonna encore une fois. Le gentil-gnome le gifla et lui pointa du doigt une porte en bois deux mètres plus loin !

M. tue-l'amour se leva et entra dans le jardin en ignorant le gentil-gnome. Le jardin était sens dessus dessous, il n'y avait aucune herbe, seulement de la boue et du gravier, de quoi être très discret et rapide. Le manoir était à l'image du jardin, à moitié en ruine, la peinture était écaillée, à certains endroits on pouvait même voir les briques. M. tue-l'amour n'eut pas de peine à démêler où était La princesse qui Crève. Il émanait d'elle une forte odeur semblable à celle d'un corps mort. Il s'en approcha, avec un trouble et une envie de régurgiter. M. tue-l'amour était un homme de haute société, il ne se rabaissa pas à se cacher derrière des décombres de la maison en ruine pour espionner la princesse qui Crève mais il se « cacha » devant. Elle avait les joues creuses, avec un teint pâle, une apparence cadavérique. M. tue-l'amour vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté. Malgré l'odeur le charme de la femme eut raison de cet homme.

**Youness**

## Princesse de Clèves remake

Il y avait longtemps que monsieur de Nemours souhaitait d'avoir le selfie de madame de Clèves. Il ne put résister à l'envie de prendre la capture d'écran et le garder près de lui et de le chérir pour toujours dans sa galerie. Il l'admirait dès qu'il pouvait ; sortait son Iphone 13 max pro dans la plus grande discrétion dès qu'il s'en pensait capable. Il était bouleversé, transporté, piqué comme l'on dit. L'unique rencontre qu'il eut avec elle lors de la soirée à la plage chez M. de Chartres fut assez pour lui donner le courage et la force pour se glisser dans ses DM's. Il n'eut le temps ni la nécessité de beau parler car ses sentiments étaient purs et réels ; la princesse fut folle de joie quand elle reçut la notification Instagram de cet homme qu'elle n'avait pu faire sortir de ses pensées ces derniers jours.

Ils échangèrent messages jours et nuits pendant plusieurs semaines mais elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés ; elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour son mec qui les méritait tant. Elle savait qu'elle lui devait la loyauté et son amour surtout qu'il lui a fait cadeau des 'Air force one' qu'elle avait tant souhaités. Elle se sentait tranchée entre deux mondes, éperdue ; elle savait les sentiments qu'elle éprouvait pour son admirateur étaient réels mais elle se questionnait tout de même : « quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à monsieur de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? »

Après de nombreux échanges numériques et de nombreux essais, M. de Nemours fut incapable de persuader la princesse d'une rencontre en personne ; mais la fortune se trouvait du côté de Nemours qui la vit un matin dans le parc où il l'interpella, ce qui conduisit Nemours à tenir compagnie à la princesse pendant une heure presque ; elle avait passé une heure magique mais chaque seconde passant elle se sentait de plus en plus coupable ; au fond, elle savait que ce qu'elle faisait n'était pas tout à fait honnête.

En s'évadant elle se remémorait le moment qu'elle venait de passer mais elle pensait combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable ; mais elle ne voulait pas penser à cela car ces pensées reviendraient à... ne pas respecter M. de Clèves, alors que ce dernier lui a tout de même fait présent des dernières Nikes...

Elle prit toutes les mesures nécessaires pour effacer ses sentiments envers le duc et le faire sortir de sa vie ; elle prit même la mesure la plus difficile et drastique, rester inactive des réseaux sociaux toute une journée... Pensant qu'une journée entière sans connexion devrait suffire à décourager le duc, elle consulta ses messages et à sa grande surprise le duc n'avait point lâché l'affaire... Monsieur de Nemours, qui avait remarqué son embarras et qui en devinait quasi la cause lui dit sincèrement : « Oh Clèves, je me vois dans l'incapacité de voir car... l'amour rend aveugle. » On pouvait lire sur le visage de la princesse les sentiments qu'elle éprouvait dans son cœur, face à ce message romantique et si charmant ; et pourtant elle savait qu'il avait eu un nombre infini de maîtresses et qu'il ménageait celles qui avaient du mérite et celles qui n'en avaient pas. Ainsi, ce qu'elle pouvait moins supporter que tout le reste, était le souvenir de l'état où elle avait passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que monsieur de Nemours aimait ailleurs et qu'elle était trompée. Pourtant, elle était piquée et elle savait que toutes ses résolutions sont inutiles ; elle pensait hier tout ce qu'elle pense aujourd'hui, et elle fait aujourd'hui tout le contraire de ce qu'elle résolut hier.



Avec toute la force qu'elle pouvait rassembler elle décida de résoudre l'affaire de la meilleure façon qu'elle connaissait ; elle posta donc une photo sur Instagram et attendit le commentaire le plus séduisant et le plus réfléchi de l'un de ses deux Roméos et ferait son choix ainsi ; M. de Clèves fut le plus charmant et son choix ainsi fait.

*La Princesse se croyait libre de ses conflits intérieures et se sentait heureuse avec M. de Clèves mais sans annonce, le Duc de Nemours lui fit don de sa présence ainsi que du nouveau pull Levi's, Alors que faire ? Comment pouvoir choisir maintenant ?*

## **Appel**

## La Princesse de Clèves

La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes. Il conçut pour elle dès ce moment une passion et une estime extraordinaires. Ah ! Madame, reprit monsieur de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. Il est vrai, Madame, que je fis partie de ces jeunes gens qui sont aussi inconstants qu'ils sont ardents en la poursuite de leurs amours, et c'est peut-être cela qui vous fait tarder à confesser vos sentiments ; mais si je l'étais encore, alors je me garderais bien de vous donner aucune part à mon affection.

Mme de Clèves fut en effet étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, continua-t-il ; et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ? Je n'eus pas sitôt le bonheur de vous voir à ce bal que l'image de vos perfections passa dans mon cœur par mes yeux, d'où vient que mon âme s'est séparée de moi pour s'unir à vous et m'a délaissé pour vous suivre. Et si j'ai vécu si longtemps sans âme, c'est parce que votre image m'a tenu lieu d'âme aux fonctions de mon corps. Et non seulement cette belle forme a été capable de m'entretenir en vie, mais encore elle m'a rendu fort reluisant, traversant mon cœur de ses rayons, comme le Soleil se produit au travers d'un cristal épuré. Et si je reconnais en quelque façon la beauté qu'il vous plaît de louer en moi, ce n'est que pour ce que je ne la considère que comme une espèce transparente de la vôtre, et qu'en m'estimant, vous vous estimez vous-même.

Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas et Mme de Clèves savait que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés. Elle se tenait avec les mains tremblantes, ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais ressentie. C'était la plus vertueuse femme du monde qui croyait avoir sujet de se défier d'elle-même, parce qu'elle sentait son cœur prévenu malgré elle en faveur d'un autre que son mari. L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Elle se fit un crime de ce penchant, tout involontaire et tout innocent qu'il fut ; elle cherchait du secours pour le vaincre. Elle doutait qu'elle eût la force d'en venir à bout si elle se fiait à elle-seule.

Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi, dit la princesse de Clèves au duc de Nemours ; toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui le contraire de ce que je résolus hier. Ainsi donc je suis et je ne suis pas, je vis et je ne vis plus. Qu'on ne dise point encore que l'amour ne peut subsister sans espérance, car je suis tout à fait désespérée, et néanmoins mon cœur renferme un amour si ardent pour vous... Voyez l'affection que je vous porte. Si vous m'abandonnez, je crains de m'approcher bientôt de la mort. Je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. La Princesse sentait vivement la fausseté de ce sentiment, et elle connaissait, dans le moment qu'elle se tenait face à lui, qu'elle aimait bien mieux être malheureuse en l'aimant, que de ne l'avoir jamais vu. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon désespoir pour vous rendre plus aimable ? reprit-elle ; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du désespoir que vous me causez, car je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que de vous connaître.

Ce prince était si rempli de sa passion, et si surpris de ce qu'il avait entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Pourquoi me semble-t-il que j'ai quelque attachement pour des malheurs dont vous êtes la seule cause ? répliqua monsieur de Nemours. Je vous ai destiné ma vie aussitôt que je vous ai vue, et je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, et ils ne me rapportent, pour toute récompense de tant d'inquiétudes, qu'un avertissement trop sincère que me donne ma mauvaise fortune, et qui me dit à tous moments : " cesse, cesse Duc infortuné, de te consumer vainement ". Mais ma passion pour vous augmente à chaque moment. Ah ! L'on est bien faible quand on est amoureux, s'écria le duc.

Je sais qu'il faudrait mieux faire taire ma passion au péril des combats que je serais continuellement obligée de rendre par les indispensables occasions de vous voir, dit la princesse. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse ; et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon, je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire mais elles ne sauraient m'aveugler. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Ma très chère mère, Mme de Chartres, avait une opinion opposée ; elle me faisait souvent des peintures de l'amour ; elle me montrait ce qu'il a d'agréable pour me persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux. L'ambition et la galanterie est l'âme de cette Cour. L'amour est toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. Personne n'est tranquille, ni indifférent ; on songe à s'élever, à plaire, à servir ou à nuire.

Elle me disait, reprit-elle : « Ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles, quelqu'affreux qu'ils vous paraissent d'abord : ils seront plus doux dans les suites que les malheurs d'une galanterie. » Elle eut bien raison. Je dois me donner à la vertu, et non à l'inclination. Mme de Clèves ne souhaitait point détruire l'équilibre qu'elle avait réussi à conserver. Mais maintenant, elle se rendait seulement compte de ce qu'elle venait de faire, de rejeter sa seule chance de bonheur. Elle était partagée entre de si intenses sentiments, elle ne savait plus que faire ni comment réagir. Mais elle ne pouvait œuvrer comme son cœur l'entendait, ce rêve d'amour n'avait point lieu d'être. Ce rêve était maintenant brisé, et ses éclats en feraient à jamais saigner son cœur. Mais quelle étrange amertume me fais-tu ressentir, Amour ? tu me devrais soulager et tu me tourmentes ! s'écria la princesse. Que tes flèches sont piquantes, cruel Amour, et qu'il est vrai que tu ne finis les cruels repentirs et mortelles douleurs des personnes qui te servent, que par la fin de leur vie !

La désolation l'envahit et elle ne put rien faire. Cette humeur noire, tel un poison, gagnait de plus en plus de terrain à travers ses veines. Elle sentait cette douloureuse sensation, son amertume même la corrompre jusque dans les os. Mais la bienséance et la vertu la poussaient toujours à rester loin de cette inclination. J'ai décidé de quitter Paris. Je dois m'arracher de votre vue, de votre présence, monsieur de Nemours. Fuir et encore fuir, voilà la seule solution que j'ai toujours eue et qu'il me reste. Je n'espère pas aussi de surmonter l'inclinaison que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. C'est pour avoir trop souffert que je ne puis plus souffrir.

**Abir**

Mme de Clèves se leva et sortit de sa chambre, dans cette maison de campagne, pour se promener dans son jardin. Les mots de sa mère résonnaient toujours dans sa tête : « vous êtes au bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir ». Ses sentiments pour Mr de Nemours, ceux qui firent naître un amour impossible la gardèrent éveillée la nuit entière. Leurs deux familles, rivales, étaient dans une querelle incessante datant d'on ne sait quand, qui les empêchait de se voir, encore moins de s'aimer. Ne voulant pas embrasser cette colère, Mme de Clèves décida de s'exiler à la campagne pour se changer les idées. « Il faut m'arracher de la présence de Mr de Nemours ; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage. » Cependant, on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître, par ce que lui venait de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenait à Mr de Nemours ; elle n'avait encore osé se l'avouer à elle même.

- Je l'aime. Et je veux son amour. Je veux que ma passion pour lui me rende malade et que l'on soit acceptés. Mais quand pourrais-je l'être, disait-elle, que veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à ma famille ? Veux-je me manquer à moi même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelle douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré-moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolu hier. Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ? Elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de Mr de Nemours. Elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et d'une rêverie que la passion seule peut donner. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnèrent un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

- Que faire ? Je ressens des impressions de défiance et de jalousie que je n'avais jamais eues. Les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que Mr de Nemours aimait ailleurs et qu'elle était trompée ne la lâchaient pas et empiraient de jour en jour.

Quelques semaines plus tard, au tournoi de joute annuel entre les deux familles, elle prit une canne des Indes, que le duc avait porté quelque temps et qu'il avait donné à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de reconnaître pour avoir été à Mr de Nemours. Ce dernier remarqua mais ne dit rien mais jugea qu'il fallait mieux la lui laisser, et il fut bien aise de lui accorder une faveur qu'il pouvait lui faire, sans qu'elle sût même qu'il la lui faisait.

Mme de Clèves, divisée entre garder l'image d'une bonne jeune fille chrétienne et sa passion pour le duc, toujours et encore invalidée par sa famille mais aussi par l'éducation de sa mère et la pression de la société, se décida enfin de rencontrer Mr de Nemours, par un moyen ou par un autre. Elle lui envoya un mot, délivré discrètement par une intendante digne de confiance et attendit sa réponse. Cette dernière arriva peu de temps après, et un rendez vous fut arrangé.

Mme de Clèves avait jusqu'alors ignoré les inquiétudes mortelles de la défiance et partit le confronter. Enfin, devant lui, à l'abri des regards incessants de la société, elle succomba à la passion et se jeta dans ses bras accueillants. Après leur longue étreinte, elle décida de parler en premier :

- Mr de Nemours, contre tout ce que je sais, je vous aime. Je vous adore, je vous hais je vous offense, je vous demande pardon je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Et j'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. C'est pour cela que je vous quitte pour la campagne. J'espère que vous pourrez m'oublier et passer à une autre, après tout je vous croirais toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent. Cependant, je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte.

Le duc la regarda, un regard doux, qui contenait toute la délicatesse et la passion que peut contenir un homme amoureux, et opina du chef.

- Ah ! Madame, reprit monsieur de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. Mais très bien, j'accepte, contre mon gré. Sachez que je ne vous oublierai point, et que vous aurez toujours une place dans mon cœur. J'espère qu'un jour, quand cette querelle se terminera, nous pourrons repartir où nous laissons aujourd'hui notre histoire.

Sur ces mots et avec un dernier embrassement, les deux se séparèrent et ne se revirent malheureusement plus jamais, une histoire finie avant d'être commencée...

**William**

## La quête du Duc

Ce que monsieur de Nemours faisait n'était pas très honorable pour un duc, mais il l'exécuta avec une exactitude et une implication qu'on ne peut ignorer. Après avoir suivi la princesse jusqu'à son arrivée dans la maison de campagne, le duc attendit avec patience et hâte la tombée de la nuit pour retrouver sa maîtresse. Lorsqu'il fut enfin couvert par la robe de la nuit, monsieur de Nemours se précipita à la maison, qu'il n'avait jamais vue encore, et fut surpris mais pas découragé – devant lui se dressaient de grandes et hautes palissades, entourant la propriété entière : déterminé par sa passion, monsieur de Nemours en vint à bout néanmoins. Arrivé en haut des palissades, après les avoir conquises, le duc entendit momentanément ce qui semblait être des pas dans le bois derrière lui, d'où il venait de sortir. Il savait que quelqu'un l'avait suivi, mais n'arrivait pas à déterminer qui cela pourrait être... un gentilhomme envoyé par le prince ? Le prince lui même ? Il chercha encore à retrouver une figure cachée dans les ombres mais sans fin, et retourna à son but.

Il mit peu de temps à localiser la princesse : à travers la seule fenêtre d'où émanait de la lumière, il vit sa silhouette, qu'il reconnut avec aisance. Il se déplaça silencieusement et avec une précaution méticuleuse vers le cabinet où elle se trouvait, faisant attention aux quelques gardes qui patrouillaient d'un moment l'autre. Arrivé à la fenêtre, il voulut se déplacer à un endroit plus stratégique pour observer sa maîtresse, mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Elle était sur un lit de repos, et jouait avec ses cheveux confusément rattachés. Elle se leva et s'assit sur une chaise en face du portrait de monsieur de Nemours, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Soudain, à une dizaine de mètres derrière lui, le bruit d'un faux pas brisa le silence, mais le duc ne réagit pas. Il était comme hypnotisé, et bavait même.

Tant sa concentration était profonde, il arrivait à entendre que la princesse se parlait à elle-même, dans une voix inquiète et perdue : « Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à monsieur de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensais hier tout ce que je pensais aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. » Une goutte de bave s'accumula sur la lèvre inférieure de monsieur de Nemours et s'éclata sur les dalles de pierre sur lesquelles il se tenait. Presque instantanément la princesse de l'autre côté de la fenêtre, tourna sa tête en direction du duc. Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, ou du moins ce qu'elle crut être lui à première vue.

Se ressaisissant juste à temps, le duc effectua une roulade tactique, tombant dans le camouflage d'un buisson hors de la vue de la princesse de Clèves. C'est à ce moment-là qu'il découvrit qui était celui qu'il avait entendu dans le bois tout à l'heure : ce n'était personne d'autre que monsieur de Clèves lui-même, le mari de celle qu'aime le duc. Il se tenait à un mètre derrière l'endroit où était monsieur de Nemours, avec un couteau à la main, sûrement prêt à le planter dans son dos. Son regard était fixé sur la fenêtre, et pendant quelques secondes qui semblaient durer une éternité, un silence profond et perturbant résonna dans la cour de la maison de campagne. Le silence fut brisé par des bruits de pas fades qui venaient sûrement de la princesse qui s'approchait de la porte pour sortir dans la cour. En voyant sa femme s'approcher de la porte, monsieur de Clèves fut gelé de peur et ne put se cacher. Il lâcha son arme qui s'éclata par terre et produisit un bruit perçant qui retentit dans toute la cour.

Au lieu d'ouvrir la porte avec sa poignée, la princesse donna un coup de pied puissant et l'explosa en morceaux. Les deux hommes sursautèrent. Le mari de madame de Clèves chuchota dans une voix tremblante : « Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru et je suis le plus malheureux de tous les hommes. » Elle s'arrêta devant lui, et sans même avoir parlé, son mari commença à se justifier pour tenter d'éviter que sa colère retombe sur lui : « Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre ! J'allais juste... » Avant même qu'il pût continuer, la princesse l'attrapa par le col et le souleva en l'air avec aisance : « Tu oses t'en prendre à cet homme, à mon amour ? Explique-toi. » Monsieur de Clèves s'agitait, et s'exprima dans une voix basse mais inquiétée : « Je ne voulais simplement que te protéger, toi et notre mariage ! Cet homme n'est rien de spécial, et je ne comprendrai jamais pourquoi tu es aussi folle de lui. Si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une si grande impression. Mais – ou est-il parti ? ».

Monsieur et madame de Clèves tournèrent tout les deux la tête vers le buisson où se trouvait le duc, mais il n'y restait plus rien, même pas son ombre.

## **Archibold**

L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour, et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part que l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. C'est pourquoi je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si j'avais la liberté de me retirer de la cour. Mais je ne pouvais pas. C'était mon devoir, mon engagement, le milieu dans lequel j'avais grandi et passé toute ma jeunesse. Pourtant la cour... oh, la cour, ce n'est pas ce que vous vous imaginez. Ce n'était pas un lieu agréable, ni un milieu où la joie triomphe, mais c'est plutôt où les rêves se noient et la passion amoureuse disparaît.

Moi même, Madame Bovary, j'ai vécu toutes ces histoires, toutes ces liaisons dangereuses que la cour nous cache, et j'y ai eu aussi mes secrets. J'étais mariée à Monsieur Charles depuis plus de dix ans, mais ceci n'était pas un mariage d'amour, mais surtout d'obligation. A la cour, en ce temps-là, il était très difficile de trouver un amour pur et sincère, encore plus d'avoir le droit de choisir à qui donner ton cœur. On ne savait pas ce que c'était que l'amour, ou plutôt on ne voulait pas le savoir. On écoutait ce qu'on nous disait, on se mariait avec qui était décidé et on faisait semblant n'avoir pas fait ce choix pour la fortune, mais pour l'amour. On riait la journée et on souffrait la nuit. Par ceci, je ne veux pas dire que je détestais Monsieur Charles, bien loin de cela, car il était un homme aimable, respectueux, honnête, et cela avant qu'il ne me trompe. Pour dire la vérité comme elle l'est, mon cœur avait été aussi volé par Monsieur Henry, qui n'était pas roi, ni duc, mais un simple fermier qui nous amenait la correspondance une fois par semaine. Il m'aimait aussi, je le savais, mais j'ai quand même choisi de ne pas tromper celui que j'ai à mes côtés, un choix que Monsieur Charles n'a pas su raisonner... et c'est là que j'ai développé une terrible soif de vengeance.

Ainsi, puisque je savais très bien que Madame Thérèse était sa maîtresse, et qu'ils allaient, tous les trois, avec la fille de Madame Thérèse, jouer, devant moi, une comédie d'acteurs comme si je n'étais pas au courant de leur union secrète, j'ai décidé de leur tendre une pièce et d'inviter Monsieur Louis au dîner, pour lui offrir la main de Madame Thérèse. La vérité serait qu'une veuve comme elle, avec de bonnes manières, une bonne prestance et du charisme, pourrait très facilement épouser un homme comme lui.

Mais s'attendaient-ils à ce type de vengeance ? Et ce n'ai pas encore tout, j'ai pensé à tout. Sa fille, Elizabeth, mériterait aussi quelqu'un, et qui d'autre que le fils du frère de mon mari ? Et donc, tout étant établi, malgré mon cœur brisé en mille de morceaux, j'ai décidé d'appliquer mon stratagème. Mais en plus, la fin de cela n'était pas tout simplement de séparer Monsieur Charles et Madame Thérèse, mais de dévoiler leur secret devant la cour, ce que les mènerait à des sanctions très importantes, tout aussi bien que ma rupture avec Monsieur Charles et mon éloignement, petit à petit, sous le prétexte d'une énorme souffrance, de la cour et de toutes ses affaires.

Et donc, voulez-vous savoir comment j'ai appliqué mon stratagème ? Tout a commencé par un entretien avec Madame Thérèse, par rapport à son passé, sa fille, comment elle avait perdu son mari et ce qu'elle comptait faire dans le futur ; et, petit à petit, j'ai réussi à lui faire dévoiler son secret :

« Alors Madame, me dit-elle, je m'en allais chaque matin avec ma fille à l'école, puis à tous les rendez-vous de la cour. Lorsqu'il fallait que je m'occupe de toutes ces affaires, je rentrais tard, je m'occupais de mon mari, je préparais mon emploi du temps pour le lendemain et, tout d'un coup, la fin de la journée arrivait.

« Et votre mari, Madame, lui dis-je, il ne s'occupait de rien ?



« Bon, vous savez les affaires des rois, surtout à la cour, ils ont beaucoup plus de choses à faire que nous, puis je préférais ma vie auparavant, avant qu'il décède et que nous nous retrouvions sans fortune.

« Ah, parce que maintenant vous ne possédez rien ? »

« Non, Madame, me répondit Thérèse, on a eu beaucoup de soucis après cet événement malheureux. Mais ce n'était pas ça le sujet... alors, vous connaissez donc les affaires des hommes comme les nôtres à la cour.

« Je pense, Madame, que vous aviez plus conscience que moi des affaires de mon mari, n'est-ce pas ?

« Que voulez-vous dire ? me demanda-t-elle d'un air surpris et étonné.

« Ces derniers temps, je ne le vois plus souvent du tout, et je me demandais moi-même où il pourrait disparaître. Il est vrai que la vie à la cour n'est pas facile, mais les affaires qui n'occupent pas seulement une partie de ses journées, mais aussi de ses nuits, cela me paraît très étrange, et en vous voyant aussi proche, je me demandais si vous aviez quelques informations....

« Ah, non Madame, il est vrai que Monsieur Charles nous aide, moi et ma fille, et fréquente notre domicile habituel, mais... »

Elle s'arrêta au signe de la main que Monsieur Charles lui avait fait. Il la regarda, puis tourna la tête vers moi, le visage pétrifié. Puis, je lui demandai : « Elles sont donc vraies les rumeurs qu'on entend à la cour ? C'est pourquoi Madame Thérèse ne voulait pas jeter un œil à Monsieur Louis, et de même, c'est pourquoi vous ne vouliez pas passer plus de temps en ma compagnie ? Elle est bien votre maîtresse donc, et moi, je ne fus rien pour vous. C'est une blessure irrémédiable, qui me détruit le cœur en milliards de morceaux et qui crée une tempête dans mon âme. Je sais qu'il n'est pas facile de prétendre que l'on aime quelqu'un, mais il est aussi question du respect et de l'estime. Puisque vous en avez manqué, je pense que nous n'aurons plus rien à faire dans le futur, ensemble ; c'est pourquoi je m'éloigne de vous et de la cour, et c'est ainsi que nous découvrons la façade que tout le monde, et dont vous, affiche dans ce milieu aussi parfait, aussi irréel. Au revoir, Monsieur Charles. »

Et c'est à ce moment-là que j'ai quitté la table à dîner et me suis éloignée de ce que je détestais le plus, et de ce qui m'a apporté une terrible souffrance. Je fus si piquée de voir qu'il me cachait cette aventure que je dis plusieurs choses très mal placées à tout le personnel de cour avant mon départ. Je m'en allai à l'heure du lever du soleil le lendemain matin, en ignorant les excuses et les promesses que Monsieur Charles avait décidé de formuler. Je lui fis juste des reproches, je lui dis que je savais sa passion pour Madame Thérèse, sans pourtant, lui dire tout ce que je savais. En ce qui concerne Madame Thérèse, je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnête et si agréable à l'égard de son amant ; néanmoins, j'étais toujours choquée de son affectation à paraître encore affligée. Mais ce n'était plus mes affaires. J'ai pris ma valise et mon amour pour Monsieur Henry que j'espérais retrouver, et je suis partie vers l'horizon infini.

## Roxana

Cela faisait maintenant plusieurs mois que le pauvre Mr. de Nemours tentait d'attirer l'attention de Madame de Clèves, une femme fort belle et attirante. Malheureusement, cette dernière peinait à même le regarder, car la timidité de Nemours, sa plus grande faiblesse, l'empêchait de s'approcher de la femme qu'il aimait. A chaque fois qu'il la voyait, il devenait tout rouge et insociable, incapable de formuler de belles paroles ou quelque mot de flatterie. Et, selon lui, c'était du jamais vu : il était peu vraisemblable qu'un homme comme Mr. de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, soit rendu aussi vulnérable par la simple vision d'une femme !

Oh, le nombre de fois où Nemours s'est demandé si Madame de Clèves connaissait son amour !

Mais il ne faisait jamais rien. Nemours se cachait et il ne sortait pas de sa bulle. A chaque fois qu'il apercevait Madame de Clèves, il devait se cacher, de peur que son rougissement le trahisse. Hélas ! Une femme si belle, si pure et intelligente, mais si lointaine et hors d'atteinte ! Nemours considérait cela comme le comble du comble. Jamais il ne s'était senti ainsi, et il vint à se demander si ce qu'il sentait était de l'amour vrai.

Que cette femme avait de l'influence sur lui ! Il ne mangeait plus, ne dormait plus, il n'écoutait plus les gens qui lui parlaient, et il ne daignait pas leur répondre. Il ne faisait pas attention aux gens qui marchaient dans la rue, ni aux voitures qui manquaient de le renverser, car toutes ses pensées, toute sa force mentale était rivée sur Madame de Clèves, comme s'il pouvait la faire apparaître par la seule force de son esprit. Malheureusement, ce n'était pas le cas, et même s'il le pouvait, celle-ci ne se mettrait jamais à l'aimer inconditionnellement comme il le faisait.

Mr. de Nemours était donc dans une impasse. Il devait maîtriser ses peurs et dompter sa nouvelle sociabilité et réussir à adresser la parole à Madame de Clèves. S'il ne le faisait pas, il resterait dans sa maladresse et sa timidité jusqu'à sa mort.

Un dilemme périlleux s'oppose alors en M. de Nemours s'agissant de Madame de Clèves. Devrait-il sortir de sa zone de confort pour conquérir celle qu'il aime ?

**Alaric**